

JEAN BOSSU 1912-1983



Jean Bossu naît à Nesles-la-Vallée, dans le Val-d'Oise, le 17 mai 1912. Il entre à l'école des Arts appliqués, avant d'intégrer l'école des Arts décoratifs, de 1927 à 1929. Il rejoint alors l'atelier du célèbre architecte Le Corbusier, qui le considère comme l'un de ses meilleurs élèves, et y reste quatre ans.

Plus tard, il travaille à Moscou auprès d'André Lurçat, puis, en 1938, il part faire des relevés pour Le Corbusier en Algérie, dans la vallée du M'zab. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il participe aux enquêtes du musée des Arts et traditions populaires. Cette enquête et la découverte de l'Algérie marquent profondément son parcours architectural, qui prend à partir de la Reconstruction un tour singulier, l'éloignant progressivement des dogmes modernes. Architecte du ministère de la Reconstruction et de l'urbanisme pour la Loire-Atlantique, Bossu participe à la reconstruction du pays après la guerre.

A partir de 1950, il construit de nombreux logements et équipements à Madagascar, aux Comores et à La Réunion. Il travaille également auprès de l'administration algérienne, pour laquelle il réalise ses œuvres majeures, notamment la reconstruction d'Orléansville (El Asnam) ravagée par un tremblement de terre en 1954.



Son œuvre à La Réunion (1950-1979)

C'est dans le contexte de la départementalisation de La Réunion et donc d'investissement de la part de l'Etat que Jean Bossu installe une agence dans l'île. La conception des projets pour La Réunion se fait depuis Paris. Dès 1950, l'agence doit répondre aux commandes privées et publiques, pour la réalisation de bâtiments divers, Sécurité Sociale (Saint-Denis), Caisse d'allocations familiales, école d'agriculture (Saint-Joseph). Des matériaux locaux sont employés pour répondre au climat par des solutions originales et innovantes. Ses constructions font une bonne place à d'efficaces dispositifs de ventilation et de protection thermique.

Jean Bossu vient fréquemment dans l'île pour suivre les chantiers de 1973 à 1975. Mais les commandes se font plus rares, et la concurrence locale se développe. L'architecte ferme l'agence en 1979. Jean Bossu meurt en 1983.

Quelques constructions à La Réunion

Saint-Denis : Caisse d'allocations familiales (1950-1955) ; résidence des remparts (1953-1954) ; hôtel des Postes (1963-1965) ; immeubles d'habitation et de commerce (1967-1968) ; direction de l'agriculture et de la forêt, DAF (1967-1970) ; église de Sainte-Clotilde (1967-1973) ; école Damase Legros, Chaudron (1967-1979) ; maison Patel, Brûlé (1972).

Saint-Joseph : lycée professionnel agricole (1949-1955)

Saint-Benoît : gendarmerie (1972-1974)





MARIE FRANÇOISE AIMÉE PIGNOLET DE FRESNE 1810-1889



Aimée Pignolet de Fresne naît à Saint-André le 2 juin 1810 sur la propriété familiale «Le Désert ». De santé fragile, elle grandit avec sa marraine à Sainte-Suzanne. Aimée est très pieuse et sensible à la condition des esclaves.

A vingt ans, Aimée tombe gravement malade et fait un séjour à la station thermale de Salazie. C'est là, qu'elle rencontre l'abbé Frédéric Levasseur. Cette rencontre est décisive pour la jeune fille qui le voit comme le guide envoyé par Dieu.

Le 15 octobre 1840, à la mort de son père, Aimée se voue entièrement au service de Dieu. Elle travaille à l'évangélisation des esclaves de la propriété mais aussi de ceux du quartier.

En juin 1842, Frédéric Levasseur, ordonné prêtre revient à Bourbon. Elle lui confie son vœu de construire une grande maison qui accueillerait les pauvres de la société. Son rêve est de créer une congrégation pour Blanches, Mulâtresses et Nègresses. Ensemble, ils décident de fonder un couvent à la Rivière des Pluies. Le 15 mai 1849, la Congrégation des Filles de Marie voit le jour.

La fondatrice de la congrégation des Filles de Marie

Le 19 mai, Aimée Pignolet de Fresne prononce ses vœux et devient **Mère Marie Madeleine de La Croix**. La congrégation des Filles de Marie a pour mission de soigner les malades, aider les infirmes et les vieillards mais s'ouvre aussi à l'enseignement gratuit pour les jeunes filles. De 1850 à 1880, des écoles, des écoles ouvrières, des orphelinats, des hôpitaux, des hospices, ainsi qu'une léproserie à Saint-Bernard en 1856, s'implantent presque partout dans l'île. Le 8 septembre 1859, Mère Marie Madeleine quitte la communauté de La Rivière des Pluies, et s'installe à la maison mère située dans le quartier de la Providence à Saint-Denis. Les années suivantes, la congrégation essaime à Zanzibar, Maurice, Madagascar et aux Seychelles.

Gravement malade, mère Marie Madeleine meurt dans la nuit du 27 janvier 1889. La congrégation des Filles de Maries comptait alors 151 religieuses et 14 novices.



LOUIS HENRY HUBERT DELISLE 1811-1881



Louis Henry Hubert Delisle naît le 1^{er} janvier 1811 à Saint-Benoît. Très tôt, il quitte l'île natale pour la Gironde où il épouse Amélia Pignolet. Propriétaire à Saint-André-de-Cubzac (Gironde), il devient maire de cette commune et est élu député en 1848. C'est en 1852 qu'il prend ses fonctions de Gouverneur à La Réunion où un accueil chaleureux est réservé à l'enfant du pays, par ailleurs homme de coeur et d'action attaché aux intérêts de son île. La colonie est prise d'une grande tristesse à l'annonce de son départ en 1858. De retour en métropole, il poursuit sa carrière politique et occupe de 1876 à 1878 les fonctions de sénateur de la Gironde. Il meurt subitement à Bordeaux en 1881.

Le bâtisseur des routes et des ports

Dès son arrivée, Henri Hubert Delisle met tout en oeuvre afin de relancer l'industrie sucrière en sommeil. Pour faciliter le transport de la canne à sucre et désenclaver les hauts, il lance de vastes chantiers d'infrastructures routières. Certains travaux relèvent d'un véritable défi en raison du caractère accidenté de la région et des nombreuses ravines à franchir. C'est le cas de la deuxième route de ceinture qui traverse les hauts de l'ouest, baptisée plus tard « **Route Hubert Delisle** ».

En outre, désireux de doter la colonie d'installations portuaires modernes et efficaces, il eut le privilège de poser la première pierre du port de Saint-Pierre en 1854.

Parallèlement au domaine économique, d'autres réalisations voient le jour à cette époque, Henri Hubert Delisle souhaitant également développer l'activité sociale et intellectuelle.

Ses principales entreprises

On doit à Henri Hubert Delisle les réalisations suivantes :

- la livraison totale de la première route de ceinture avec la portion du Grand Brûlé,
- la deuxième route de ceinture ou « Route Hubert Delisle »,
- la route des Plaines,
- la route de la Montagne,
- le tunnel sous le Cap Bernard,
- la modernisation du Port de Saint-Pierre,
- la Banque de La Réunion, le Crédit foncier,
- la Caisse d'Épargne et de prévoyance,
- la Société des Sciences et des Arts,
- le Muséum d'histoire naturelle,
- une léproserie à la Montagne, une Bibliothèque publique,
- une école d'Arts et métiers,
- les fondations de la Cathédrale de Saint-Denis.

Louis Henry Hubert Delisle



LUCIEN GASPARIN

1868-1948



Lucien Gasparin naît le 18 février 1868 dans la rue qui longe les remparts de Saint-Denis. La scolarité de cet élève modeste se déroule principalement au sein du lycée de Saint-Denis où il obtient son baccalauréat ès/sciences en 1887. Lucien Gasparin intègre l'administration coloniale comme commis de marine en 1889 et entame une série d'affectations dans les diverses possessions de l'Empire colonial français : Tonkin, Annam, Saint-Pierre-et-Miquelon, et Dahomey, après un passage à Nantes et à l'École coloniale.

En 1895, sa licence en droit obtenue, Gasparin retourne dans son île natale. Son installation est de courte durée. Il est nommé le 5 novembre 1897 avocat défenseur par Gallieni à Tamatave.

Le journalisme ne lui est pas non plus indifférent puisqu'il crée le premier journal français, *Le Madagascar*, publie aussi régulièrement des articles dans *La Patrie créole*, et fonde un peu plus tard *La Vérité* (1901).

Une entrée en politique fracassante

Son entrée en politique est brutale, à l'initiative des « barons » Denis Godefroy Le Cocq du Tertre et François de Mahy. Son arrivée impromptue est toutefois bien organisée, car le néophyte politique manque de peu le siège de député dans la première circonscription. Sa seconde tentative, le 27 mai 1906, est couronnée de succès : il ne rencontre plus d'adversaire après le retrait du parlementaire sortant Jules Auber. C'est la première fois qu'est porté à la Chambre des députés un enfant du peuple, un Noir, ce qui soulever des polémiques

récurrentes par voie de presse. La campagne anti-Gasparin est d'autant plus violente que l'homme des conservateurs s'est inscrit, une fois élu à la Chambre des députés, au groupe radical-socialiste. Le franc-maçon initié à la loge de l'Amitié en 1906 possède *Le Peuple* pour défendre ses idées. En 1908, son ambition de diriger la mairie de Saint-Denis se solde par un échec au profit de son ancien mentor Le Cocq du Tertre. Gasparin réussit toutefois à enlever le chef-lieu le 14 mai 1912. Parallèlement à son nouveau mandat, il est reconduit

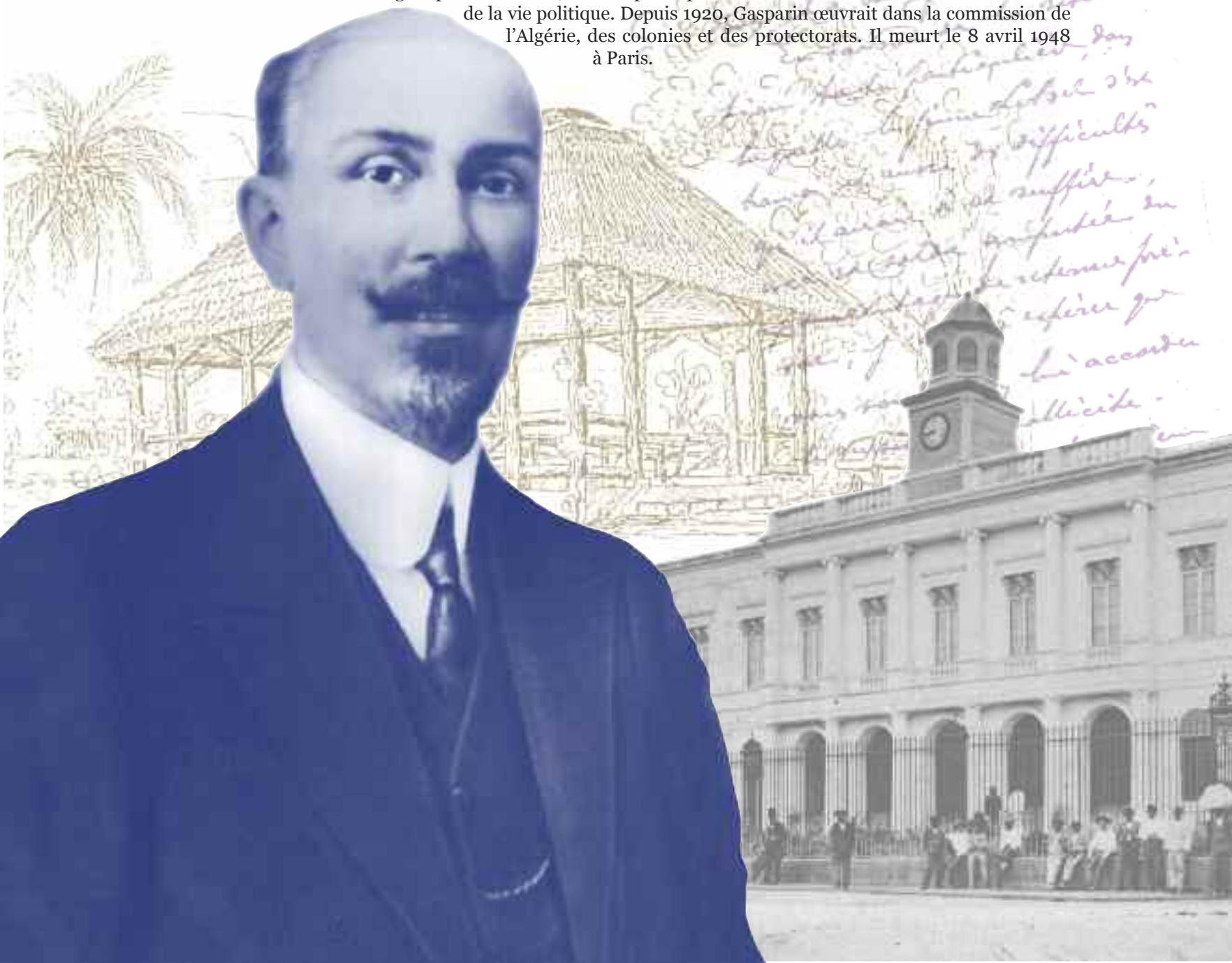
à la Chambre de manière ininterrompue jusqu'en 1942.

En novembre 1919, Gasparin est élu avec Bousset sur une liste radicale-socialiste. Aux élections législatives de 1924,

la liste Gasparin-Bousset semblait promise à la victoire. Auguste Brunet est en 1924 gouverneur général intérimaire de Madagascar, et son alliance avec Gasparin est une surprise : elle est la conséquence de la nomination d'un gouverneur général de Madagascar d'origine métropolitaine contrariant les ambitions de l'intérimaire créole Auguste Brunet. La liste d'Union républicaine démocratique et de solidarité créole qu'il constitue avec Gasparin l'emporte largement face au tandem Georges Bousset/Paul Isautier.

En 1927, Gasparin, âgé de cinquante-neuf ans, épouse une ressortissante belge, Blanche Walther. Il est réélu député l'année suivante, de même en 1932, sans rencontrer d'adversaire. Le 10 juillet 1940, Gasparin, comme nombre de ses collègues parlementaires, accorde pleins pouvoirs au maréchal Pétain et se met en retrait de la vie politique. Depuis 1920, Gasparin œuvrait dans la commission de l'Algérie, des colonies et des protectorats. Il meurt le 8 avril 1948 à Paris.

Gasparin





BERTRAND FRANÇOIS MAHÉ DE LABOURDONNAIS 1699-1753

Bertrand François Mahé de la Bourdonnais naît le 11 février 1699 à Saint-Malo.

A l'âge de 10 ans, il s'engage comme mousse sur un navire qui part aux Indes.

En 1719, la Compagnie des Indes lui accorde la charge de lieutenant en second sur l'un de ses bâtiments.

Le 24 novembre 1733, il épouse Marie-Anne Josèphe de la Franquerie âgée de onze ans.

Elle s'embarque avec lui, en 1735, pour l'Île de France.

En 1740, Mahé de la Bourdonnais obtient un congé de la compagnie après la mort de ses deux enfants et de son épouse et rentre en France. Remarié à Elisabeth-Charlotte Combault d'Auteuil le 27 novembre 1740, il s'embarque à Lorient en avril 1741 pour l'Île de France.

La Bourdonnais quitte définitivement l'Île de France en 1747. Il est embastillé dès son arrivée en France suite aux accusations de Duplex, le gouverneur général des Etablissements de l'Inde. Il est reconnu innocent et libéré en février 1751. Il meurt à Paris le 10 novembre 1753.

Gouverneur des îles de France et de Bourbon (1735-1740)

La Bourdonnais débarque à l'Île de France le 4 juin 1735. Son organisation des îles combine les orientations économiques et militaires : il lui faut disposer d'hommes, de vivres, d'arsenaux.

Sous son impulsion, les deux colonies vont enfin connaître un véritable démarrage économique et démographique.

L'aménagement des îles

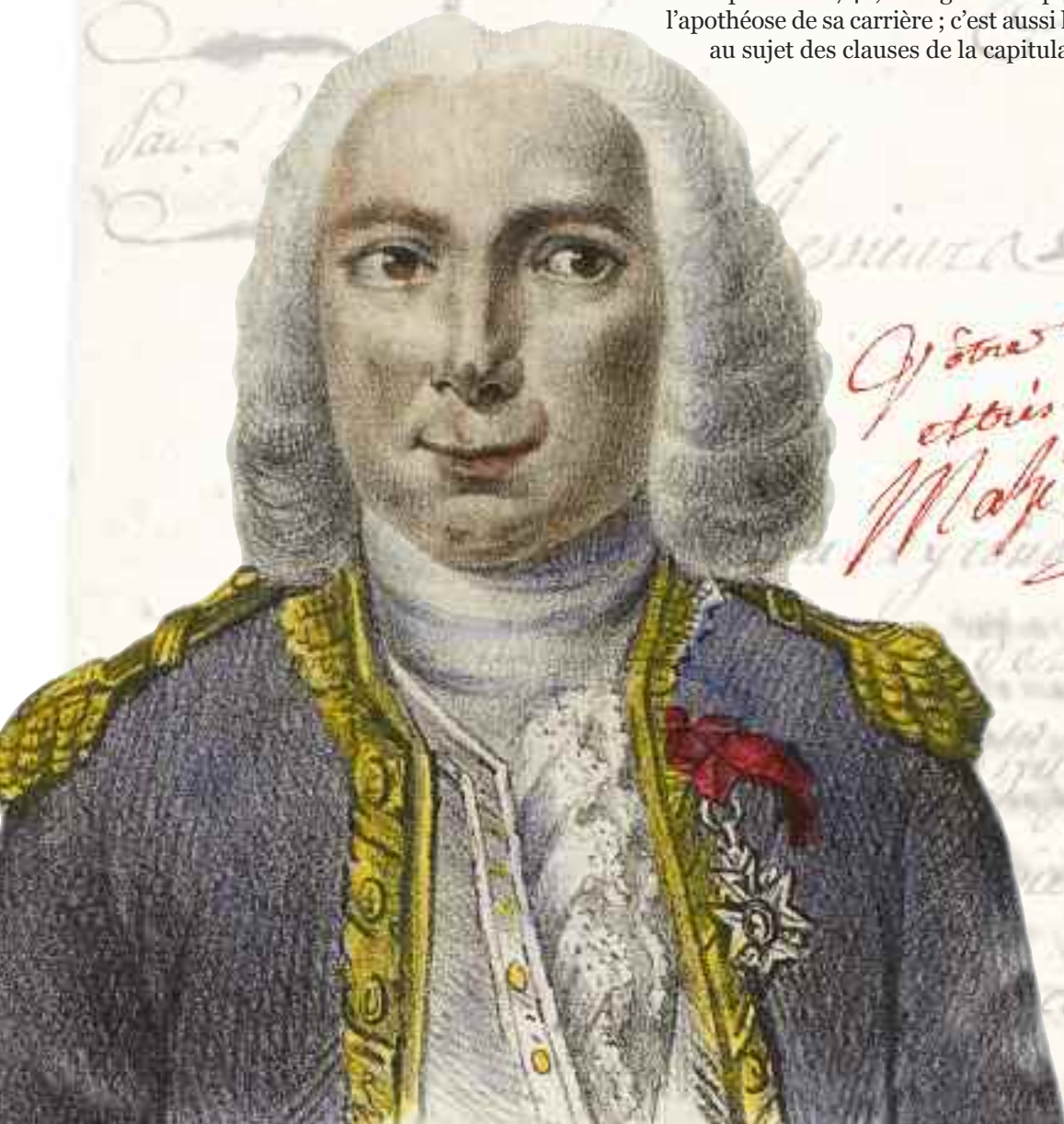
L'Île de France devient la clef de l'Océan Indien. En cinq ans, La Bourdonnais fait construire de nombreux bâtiments et équipements : un port à Port-Louis avec cinq kilomètres de quais et des chantiers navals, l'hôtel du Gouvernement, un hôpital, une caserne, des moulins à blé et à poudre, des salines. Il fait tracer des routes et lance la production agricole.

Bourbon dépossédée de son rôle d'escale est considérée comme un réservoir de main-d'œuvre et de produits agricoles. La Bourdonnais encourage la culture du blé et des plantes vivrières ; Bourbon deviendra quelques années plus tard le grenier des comptoirs de l'Inde et de l'Île de France. Il fait construire le fameux pont volant de Saint-Denis, jetée de bois soutenue sur la mer par un système de chaînes et de poulies. Il fait agrandir la loge de la compagnie ; en 1738, Saint-Denis devient le chef-lieu de l'île. Des magasins, des arsenaux, des casernes, des bureaux, des moulins sortent de terre. Il fait également améliorer et tracer des chemins.

L'homme de guerre

En 1741, le gouverneur général abandonne partiellement son rôle d'administrateur pour celui d'homme de guerre : il doit défendre par les armes les intérêts de la France aux Indes.

En septembre 1746, le siège et la capitulation de Madras constituent l'apothéose de sa carrière ; c'est aussi le début du conflit avec Duplex au sujet des clauses de la capitulation de cette ville.



AUGUSTE LACAUSSADE

1815-1897



Le 8 février 1815, l'esclave affranchie en 1788, Fanny, met au monde son quatrième fils, Auguste, fruit de sa liaison avec un juriste venu de Bordeaux, installé à Bourbon d'abord, en tant que négociant et devenu ensuite avoué et enfin avocat. Ses premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul lui sont assurées sur l'habitation du Palet à Saint-André par un précepteur.

Au cours de l'année 1825, le jeune Auguste bascule précipitamment dans le monde adulte. Son père devenu hémiplegique ne peut plus rien pour lui. Le directeur du collège royal refuse de le recevoir parmi ses élèves, lorsqu'il lui est présenté par sa mère. S'il ne veut pas croupir dans l'ignorance, il doit s'exiler. Après le décès de son père en 1829, sa mère réussit à l'envoyer à Nantes poursuivre ses études dans la pension Briegne affiliée au collège de cette ville. Il quitte son île natale pour la première fois en 1830. Quand il revient en 1834, sa mère veut qu'il devienne notaire et le place dans une étude comme clerc. Comme il a déjà choisi d'utiliser la plume pour dénoncer l'esclavage et le racisme dont il a été victime, il décide de rentrer en France en 1836. Il fréquente quelques temps la faculté de médecine. Après une rencontre avec le poète breton, Auguste Brizeux, il opte définitivement pour la poésie.

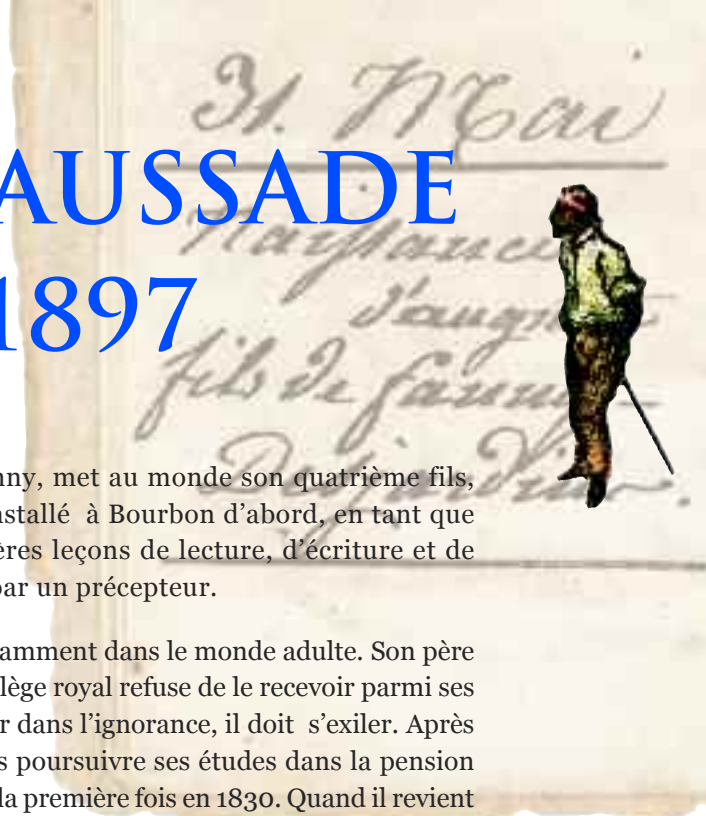
Il publie son premier recueil de poèmes, *Les Salaziennes*, en 1839 et s'affirme ainsi en tant que poète créole. Par le choix de ce titre, il veut montrer sa dette envers ce cirque qui a été sa source d'inspiration. Quand les maîtres de Bourbon découvrent ses écrits, ils sont déçus par ses critiques de l'esclavage et ne supportent pas son audace. Il s'est permis d'élever l'esclave marron Anchaingue au rang de héros et de comparer son combat à celui mené par les Polonais exilés en France pour conquérir leur liberté.

Un intellectuel ouvert sur le monde

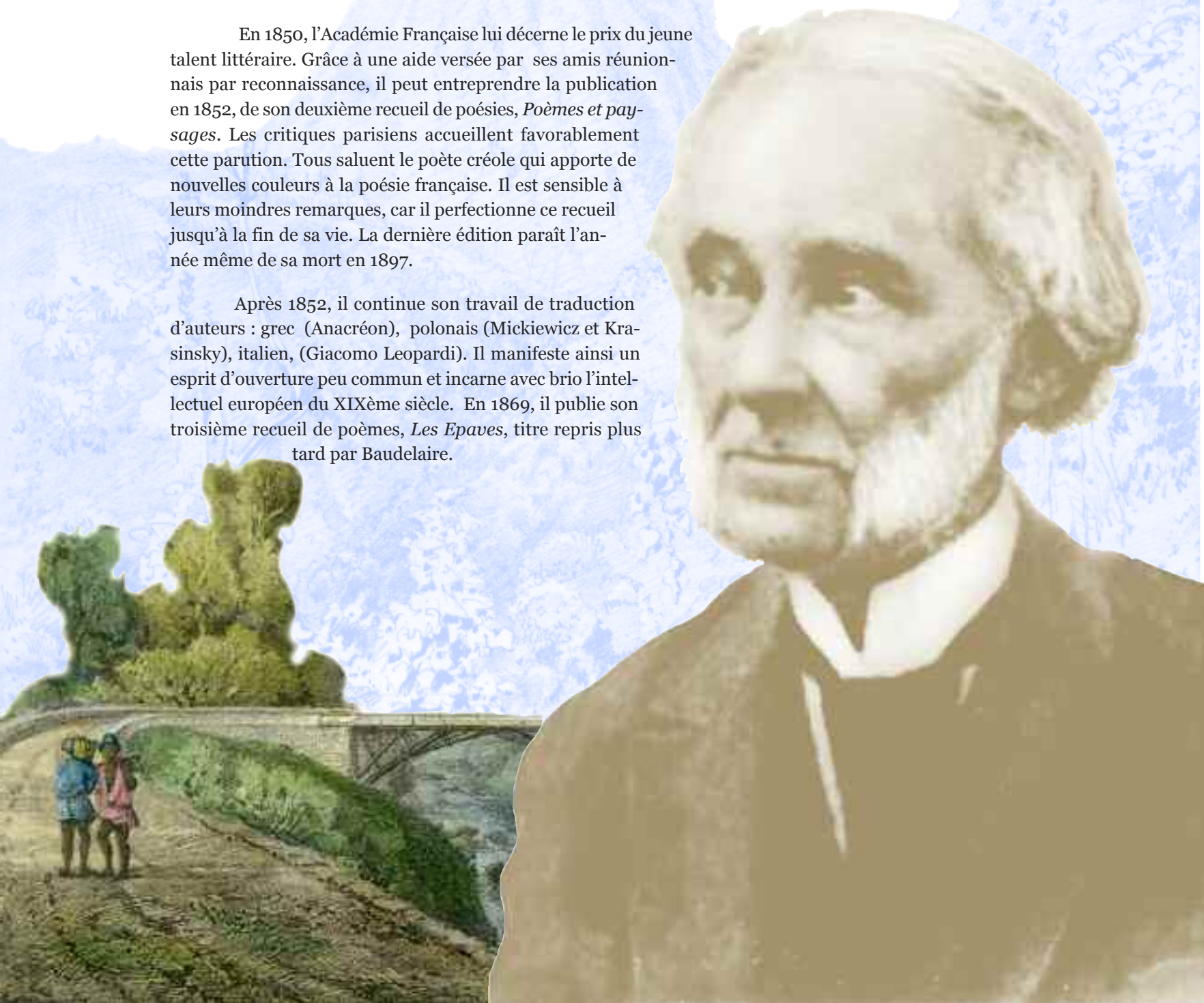
Auguste Lacaussade n'est pas que poète. Il agit en faveur de l'abolition de l'esclavage. Son goût des langues acquis dans sa famille, sa solide formation au collège, lui permettent de se distinguer en 1840 par ses traductions des écrivains anglais : Coleridge et Mac Pherson. Après la mort de son premier fils, il revient à La Réunion, en 1842. Lors de son passage à Maurice, il est accueilli par ses amis poètes comme un frère et publie régulièrement des poèmes dans leurs organes de presse. Il a l'intention de rester dans son île natale et de devenir journaliste littéraire. Malheureusement, l'accueil glacial que lui réservent ses compatriotes le condamne à repartir en 1844. Il porte le fardeau de l'exilé. Il est absent lorsque sa mère meurt l'année suivante.

En 1850, l'Académie Française lui décerne le prix du jeune talent littéraire. Grâce à une aide versée par ses amis réunionnais par reconnaissance, il peut entreprendre la publication en 1852, de son deuxième recueil de poésies, *Poèmes et paysages*. Les critiques parisiens accueillent favorablement cette parution. Tous saluent le poète créole qui apporte de nouvelles couleurs à la poésie française. Il est sensible à leurs moindres remarques, car il perfectionne ce recueil jusqu'à la fin de sa vie. La dernière édition paraît l'année même de sa mort en 1897.

Après 1852, il continue son travail de traduction d'auteurs : grec (Anacréon), polonais (Mickiewicz et Krasiński), italien, (Giacomo Leopardi). Il manifeste ainsi un esprit d'ouverture peu commun et incarne avec brio l'intellectuel européen du XIX^{ème} siècle. En 1869, il publie son troisième recueil de poèmes, *Les Epaves*, titre repris plus tard par Baudelaire.



Lacaussade



JOSEPH MARTIAL WETZELL

1793-1857



Joseph Martial Wetzell naît à Arras le 27 octobre 1793.

Reçu à l'école Polytechnique en 1812, il s'installe à l'île Bourbon le 3 avril 1815. Il travaille au lycée de Saint-Denis comme professeur d'hydrologie et de mathématiques. Malade, Joseph Martial Wetzell rentre en métropole en 1819.

Le ministère de la Marine et des Colonies lui octroie une mission officielle à l'île Bourbon où il débarque une nouvelle fois le 11 janvier 1830. En 1831, il est attaché au Conseil général en qualité d'ingénieur chimiste. Il est nommé membre de plusieurs organismes agricoles. Le président de la Chambre d'Agriculture, Charles Desbassyns, le charge en 1854 d'une enquête sur les modes de fabrication du sucre à l'île Bourbon.

Il décède le 6 décembre 1857 à Saint-Denis-de-la-Réunion.

Le promoteur de l'industrie du sucre

A partir de 1834, Joseph Wetzell travaille dans la sucrerie de Mme Desbassyns à Saint-Gilles-les-Hauts en tant qu'ingénieur libéral. Il met alors en service un appareil à quatre chaudières pour cuire le sucre à basse température au moyen de la vapeur du vesou.

En 1839, Joseph Wetzell dépose un brevet pour ces machines nommées « basses-températures, rotateurs-évaporateurs, chaudières Wetzell ou Wetzell ». Le succès est immédiat. Le sucre de Bourbon devient le meilleur sucre colonial français. Les travaux de Joseph Wetzell, par une approche scientifique et mathématique, révolutionnent l'industrie sucrière à la Réunion. Il modernise et améliore les usines, conseille les usiniers, forme les utilisateurs des nouvelles machines.

En 1854, 21 usines utilisent la cuite à basse température et en 1858, le système Wetzell est employé par 84% des sucriers. Les machines Wetzell fonctionnent à Mayotte, mais aussi à Maurice et aux Seychelles jusqu'au début du XXe siècle.

La chaudière de Wetzell

La fabrication du sucre consiste, tout au long du processus, à supprimer par évaporation l'eau contenue dans le vesou (jus obtenu par broyage de la canne à sucre). Au fur et à mesure de la progression de la matière première (vesou puis cuite et masse cuite) le sucre se concentre. Les températures de chauffe doivent être abaissées et régulées de plus en plus finement.

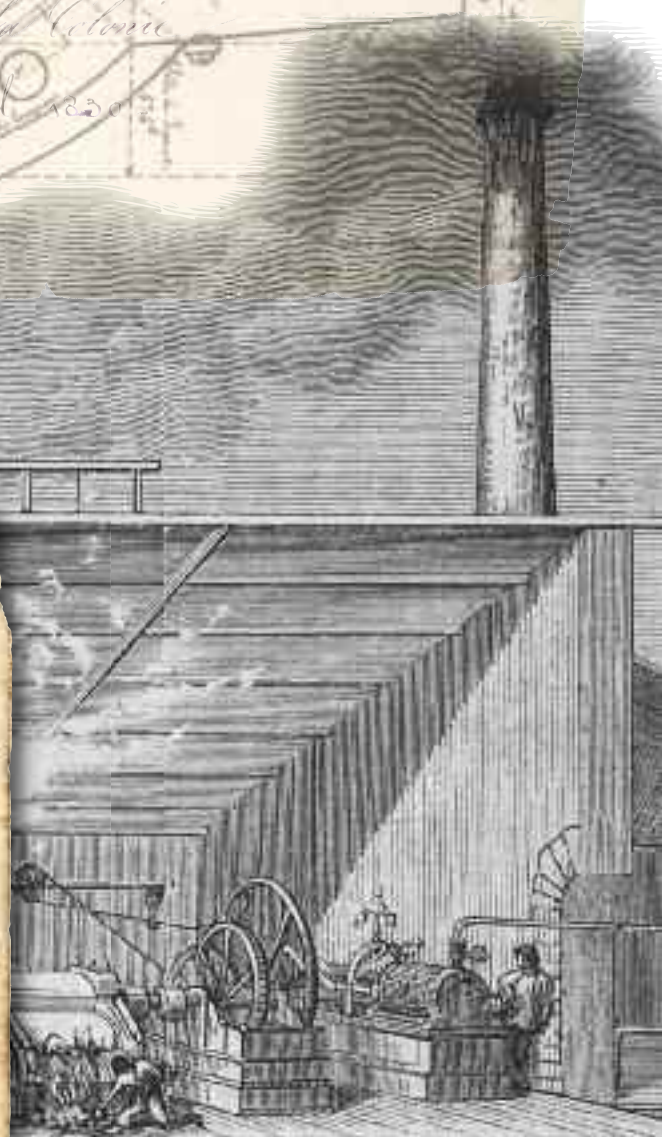
C'est en 1837 que Joseph Martial Wetzell développe une chaudière basse température pour permettre l'évaporation de l'eau sans caramélisation. Le principe repose sur une cuve demi-cylindrique dans laquelle on verse le vesou épuré et un batteur (ou rotateur) qui agit tout au long du processus le liquide chauffé par des tubes de vapeur installés dans le fond du bac. Le mouvement continu permet d'homogénéiser la température de fonctionnement (entre 60 et 63°) évitant ainsi toute caramélisation du vesou.



Convention faite

entre M. Wetzell d'une part,
et M. M. les habitants signataires d'autre part,
relativement à l'introduction chez ces derniers, de
nouveaux procédés pour améliorer la fabrication
du sucre.

Je soussigné déclare contracter les engagements
utilisés à l'égard de M. M. les souscripteurs.



GABRIEL LE COAT DE KERVEGUEN 1800-1860



Né le 18 mars 1800, **Gabriel Le Coat de Kerveguen** travaille très tôt avec son père, Denis Marie Fidèle Le Coat de Kerveguen, qui fait fortune dans le négoce peu de temps après son arrivée à Bourbon pendant la Révolution. Il fait de son fils son associé dans les affaires.

Fort de cet héritage, Gabriel Le Coat de Kerveguen va cependant modifier la trajectoire familiale en concentrant ses efforts sur le patrimoine foncier qu'il enrichit de plusieurs centaines d'hectares. Le domaine, qui trouve son centre dans le site des Casernes, acquis en 1825 avec son père et qui va bientôt représenter toute la puissance de la famille Kerveguen, s'étend sur plusieurs communes du Sud, de Saint-Louis à Saint-Joseph en passant par Saint-Pierre. Toute sa vie, il poursuit cette politique de concentration foncière qui fait de lui le plus important propriétaire terrien de l'époque.

Le plus puissant propriétaire de l'île

Si Gabriel Le Coat de Kerveguen possède toujours les magasins de son père, c'est néanmoins grâce à la culture du sucre qu'il va devenir l'homme « le plus riche de la colonie ». Le domaine de Kerveguen est composé de plusieurs habitations, qu'il achète avec les forces vives qui y travaillent, dont des esclaves, puis des engagés, une grande majorité d'hommes, très peu de femmes, d'hommes âgés et d'enfants.

Mettant toutes les opportunités de son côté, Gabriel Le Coat de Kerveguen équipe donc ses usines, traite avec les pouvoirs publics au sujet de l'entretien des routes, qu'il n'hésite pas à construire et à rénover lui-même au besoin.

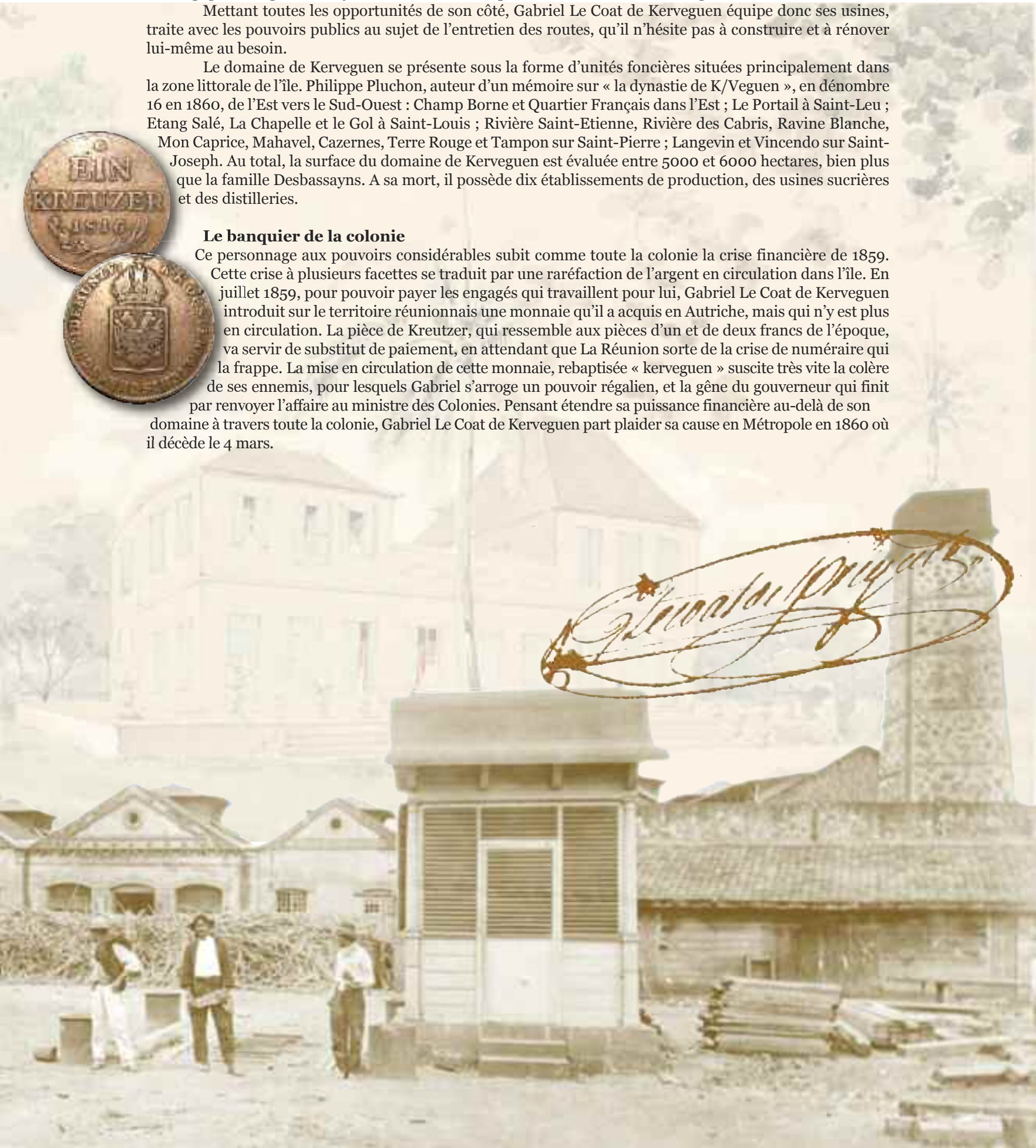
Le domaine de Kerveguen se présente sous la forme d'unités foncières situées principalement dans la zone littorale de l'île. Philippe Pluchon, auteur d'un mémoire sur « la dynastie de K/Veguen », en dénombre 16 en 1860, de l'Est vers le Sud-Ouest : Champ Borne et Quartier Français dans l'Est ; Le Portail à Saint-Leu ; Etang Salé, La Chapelle et le Gol à Saint-Louis ; Rivière Saint-Etienne, Rivière des Cabris, Ravine Blanche, Mon Caprice, Mahavel, Cazernes, Terre Rouge et Tampon sur Saint-Pierre ; Langevin et Vincenzo sur Saint-Joseph. Au total, la surface du domaine de Kerveguen est évaluée entre 5000 et 6000 hectares, bien plus que la famille Desbassayns. A sa mort, il possède dix établissements de production, des usines sucrières et des distilleries.

Le banquier de la colonie

Ce personnage aux pouvoirs considérables subit comme toute la colonie la crise financière de 1859. Cette crise à plusieurs facettes se traduit par une raréfaction de l'argent en circulation dans l'île. En juillet 1859, pour pouvoir payer les engagés qui travaillent pour lui, Gabriel Le Coat de Kerveguen introduit sur le territoire réunionnais une monnaie qu'il a acquis en Autriche, mais qui n'y est plus en circulation. La pièce de Kreuzer, qui ressemble aux pièces d'un et de deux francs de l'époque, va servir de substitut de paiement, en attendant que La Réunion sorte de la crise de numéraire qui la frappe. La mise en circulation de cette monnaie, rebaptisée « kerveguen » suscite très vite la colère de ses ennemis, pour lesquels Gabriel s'arroge un pouvoir régalien, et la gêne du gouverneur qui finit par renvoyer l'affaire au ministre des Colonies. Pensant étendre sa puissance financière au-delà de son domaine à travers toute la colonie, Gabriel Le Coat de Kerveguen part plaider sa cause en Métropole en 1860 où il décède le 4 mars.



Gabriel Le Coat de Kerveguen



JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE
18 et 19 septembre 2010

QUAND FEMMES ET HOMMES CONSTRUISENT L'HISTOIRE DE LA REUNION

EXPOSITION
AUX ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DE LA REUNION

DU 18 SEPTEMBRE AU 29 OCTOBRE 2010

Découvrez quelques figures de La Réunion : des bâtisseurs, des inventeurs, des créateurs. Ce choix, forcément arbitraire, est le reflet d'une partie des fonds conservés aux Archives départementales de La Réunion.

Coordination :

Catherine Chane-Kune, directrice de la promotion culturelle et sportive
Nadine Rouayroux, directrice des archives départementales

Réalisation :

Lise Di Pietro, directrice-adjointe des archives départementales, commissaire d'exposition, et l'ensemble du personnel des archives départementales

Remerciements :

Le Conseil pour l'architecture, l'urbanisme et l'environnement (CAUE)
Jean Michel Bossu
Hervé Douris
Prosper Eve
Danielle Nomdedeu-Maestri

